

1804 — Le promeneur du pont Saint-Michel

Avant de commencer ce récit, il serait bon de parler de Monsieur C. —

Mathurin C. — est d'une fierté discrète et préfère que son nom ne soit pas cité. Il ne souhaite pas non plus qu'on use de son prénom à tout va, il trouve cela vulgaire. Il se donne un air de fausse simplicité méridionale alors qu'il est un jeune bourgeois de Bordeaux, négociant en vin. Certes, pour l'instant il travaille aux ordres, mais il compte bien monter sa petite affaire d'ici peu, d'autant plus que son beau-père lui a promis l'aide financière nécessaire. Cela nous amène à son récent mariage, un placement, il en convient, mais il ne doute pas de l'amour que lui porte sa femme, sa réputation de bel homme n'étant plus à faire à Bordeaux. Son sourire avenant, ses longs cheveux bouclés noués en une petite queue, sa taille au-dessus de la moyenne et ses manières éduquées tout en gardant une certaine désinvolture lui ont apporté quelques succès auprès de la gent féminine. Mais attention, juste ce qu'il faut pour ne pas avoir son honneur entaché. Et comme il dit toujours à ses clients en concluant un marché : « L'honneur et la parole donnée sont à l'homme d'affaires ce que l'épée et le bouclier furent aux chevaliers d'antan : un symbole et un art de vivre ! » Et il termine sa phrase en roulant des yeux, l'index levé au ciel et laisse un silence se poser sur sa péroration. En général, le client ne trouve rien à redire à pareille déclaration. Monsieur C. — y voit là l'estocade finale de son art oratoire. On peut dire que Monsieur C. — est un jeune homme un peu trop sûr de lui, mais

l'aventure qui va lui arriver l'amènera à plus de modération.

En ce milieu d'après-midi de frimaire, Monsieur C. — descend enfin du coche qui l'a mené de Bordeaux à Paris via Périgueux, Limoges, Orléans. Si un voyage en temps normal s'avère déjà fatigant, en cette saison il devient une véritable épreuve. Monsieur C. — termine ce qu'il estime être son chemin de croix, en plus long, plus froid, plus coûteux aussi. Les pieds dans un mélange de boue et de neige fondue, le haut de forme de guingois, les habits empuantis et froissés par plusieurs jours de diligence, il est enfin arrivé à Paris.

Ce n'est pas la première fois qu'il vient à la capitale. Il se souvient de sa première visite, il accompagnait son patron qui l'initiait aux choses du commerce. C'était encore le Directoire à l'époque ; tout lui avait paru grandiose, démesuré et chaotique. Monsieur C. — ne s'est jamais intéressé à la politique, mais force fut pour lui de constater qu'elle ne laisse pas la même empreinte à Paris qu'en province. Les autres fois qu'il revint, le Consulat avait remplacé le Directoire et Paris avait encore changé. Les grandes décisions de ceux qui dirigeaient se ressentaient immédiatement ici et se diluaient au fur et à mesure que l'on s'éloignait du cœur de la France. Aujourd'hui plus qu'avant, les travaux font florès : des ouvriers récurant le caniveau de la rue à grand coup de pelle sans se soucier d'éclabousser les passants en chargeant leur tombereau, d'autres démontent un échafaudage sous le regard agacé d'un gendarme.

Monsieur C. — ne s'attarde pas. D'une part, il fait froid et d'autre part il compte bien, rapidement, prendre un repas chaud et se coucher. Il espère que l'hôtel où il descend à chaque fois existe toujours. Cela l'ennuierait d'en chercher un autre, celui-ci est bien pratique, il ne se situe qu'à quelques pas du relais de poste. Son lourd sac

de voyage menace de traîner dans la bouillasse neigeuse à tout moment, mais il préfère encore s'en charger plutôt que de s'encombrer d'une malle. Il aurait fallu payer des porteurs ; il n'y a pas de petite économie, comme il aime le dire.

Essoufflé, il arrive devant l'auberge où il compte loger. L'endroit, si calme d'habitude, semble pris d'assaut par la foule. La salle commune raisonne du brouhaha des discussions, à croire que tous les commerçants se sont donnés le mot et sont venus s'installer ici. À leurs tenues, il reconnaît de bons bourgeois, certains ont même amené leurs épouses. Il se fraie un chemin entre les tables, ralenti par son bagage qui brinquebale entre les chaises et les clients mécontents. Il finit par atteindre la vaste cheminée où bouillonne un chaudron qu'un marmiton touille sous la surveillance du patron. Instantanément, celui-ci lance un regard contrarié à Monsieur C. —, un de ces regards qui signifie Quoi encore ? Il avait souvenir d'un meilleur accueil.

La tractation pour la chambre s'avère tendue, les dortoirs sont au complet. Monsieur C. — déploie tous ses talents de négociateur et finit par obtenir un lit en sous-pente dans ce qui sert de couche à la fille du patron, celui-ci acceptant de la loger dans sa propre chambre.

— Parce que c'est vous, affirme-t-il.

Parce que je te paie le double, pense Monsieur C. —.

Il ne se sent pas gêné de prendre la place de l'adolescente et omet de demander pourquoi tant de monde se précipite à l'auberge, trop content d'avoir obtenu gain de cause. Il aurait pu chercher ailleurs, mais il aime ses habitudes et la capitale l'intimide toujours.

Le lendemain au lever, il manque de se cogner à la poutre qui surplombe son galetas. Le halo de vapeur exhalé par sa bouche confirme la fraîcheur matinale. Il a beau avoir doublé sa maigre couverture par son manteau